

JUILLET-AOÛT 1997

NUMÉRO DOUBLE

LE COURRIER DE L'UNESCO



LE SECRET DE L'UNESCO



L'IMAGE DE LA FEMME DANS LES LIVRES POUR JEUNES

M 1205 - 9708 - 44,00 F



BELGIQUE: 320 FB. CANADA: 11,50 \$. CÔTE D'IVOIRE: 3080 CFA. CAMEROUN: 3520 CFA. GABON: 3520 CFA. MAROC: 64 DH. LUXEMBOURG: 316 FLUX. SUISSE: 13,80 FS. PORTUGAL (CONT.): 1400 ESC.

Lettres d'Asie par Denis Sinor

Comment des peuples aux langues différentes communiquaient-ils par écrit? Voyage dans l'ancienne Asie centrale.

Deux personnes ne peuvent communiquer par écrit que si elles maîtrisent la même langue et le même système d'écriture. En Asie centrale, durant le haut et le bas Moyen Âge, il se trouve que ces deux conditions furent rarement remplies en même temps.

Le nombre de langues alors en usage était largement supérieur à celui d'aujourd'hui. C'est là un phénomène universel dû à l'expansion démographique: des populations de langues distinctes, qui jusqu'alors vivaient séparées, nouent des liens plus étroits. Les groupes linguistiques dominants tendent alors à absorber les éléments minoritaires. Nous avons des raisons de penser que, rien qu'en Eurasie, des centaines de langues ont disparu de la sorte sans laisser de trace — mais pas toutes, et nous connaissons l'existence de certaines d'entre elles grâce à des documents que nous déchiffrons à grand-peine. Ainsi, l'on a découvert au début de ce siècle, dans une petite région de la province chinoise du Xinjiang, des textes rédigés en dix-sept langues, dont la plupart n'étaient déjà plus en usage il y a plusieurs siècles.

N'empêche, il fallait bien que ces peuples de jadis, qui ne parlaient pas les mêmes langues, communiquent entre eux, même si c'était à un rythme moins soutenu que le nôtre. La seule solution, pour certains du moins, était d'apprendre plusieurs langues, une acquisition qui, dans l'Antiquité, était surtout liée à une histoire familiale. Les individus polyglottes étaient souvent appelés à servir d'interprètes et de traducteurs.

L'interprète transpose verbalement dans une langue ce qu'il entend dans une autre. Ses outils sont l'ouïe et la parole. Le rôle du traducteur est similaire, à ceci près que ses outils sont la vue et l'écrit. Ce qu'il

lit dans une langue, il l'écrit dans une autre. La lecture, contrairement à l'audition, exige aussi qu'on maîtrise non seulement une autre langue, mais, souvent, un autre système de transcription.

Une véritable communication interculturelle est à ce prix.

ÉCRIRE POUR ÊTRE ENTENDU

À l'époque et dans la région du monde qui nous intéressent, rares étaient ceux qui savaient lire et écrire. La communication écrite devait donc être sporadique et il n'est pas étonnant que si peu d'exemples nous en soient parvenus.

Plusieurs systèmes d'écriture coexistaient parfois au sein d'une même communauté linguistique. Il nous reste ainsi des textes en ouïgour (un dialecte du vieux turc) dans des transcriptions diverses; les lettrés parlant cette langue ne savaient peut-être même pas les déchiffrer. Les choses se compliquaient encore quand à cette difficulté venait s'ajouter l'étrangeté de la langue.

Imaginons quelqu'un voulant s'adresser simultanément par écrit à plusieurs personnes. Avant l'invention de l'imprimerie, les textes destinés à un large public étaient gravés sur des monolithes ou à flanc de montagne et, en Asie centrale, souvent reproduits en plusieurs langues. Ainsi l'inscription de Karabalgasun, en Mongolie. Gravée au milieu du 8^e siècle de notre ère, elle commémore en trois langues, et trois graphies différentes, les exploits d'un dirigeant ouïgour. Le texte en ouïgour utilise un système scripturaire runique original; la version sogdienne, une graphie dérivée de l'écriture araméenne; et la version chinoise, les idéogrammes chinois. Pareillement, l'inscription bouddhique de la porte Chü-yung, non loin de Beijing, qui remonte au ▶

Lettre de Güyük, kaghan mongol, à Béla IV, roi de Hongrie

«Moi, le khan, envoyé du Roi céleste, de qui je tiens le pouvoir en ce monde d'élever au plus haut rang ceux qui se soumettent à moi et d'écraser ceux qui me résistent, je m'étonne de ce que, toi, roi de Hongrie, auprès de qui j'ai déjà envoyé trois ambassades, ne m'en aies pas renvoyé une seule, ni aucun émissaire ou courrier. Je te sais un roi riche et puissant, maître d'un vaste royaume et chef d'une forte armée. Tout cela peut te rendre la soumission pénible. Tu serais sage, cependant, de le faire spontanément. J'entends aussi que tu protèges les Coumans, mes serviteurs. Je t'enjoins donc, pour leur bien, de les renvoyer et de ne point m'avoir pour ennemi, car il leur est plus facile qu'à toi de m'échapper. Ils sont sans demeure fixe, en déplacement continu, alors que toi et les tiens, qui vivez dans des maisons de pierre, qui avez des châteaux forts et des villes, comment ferez-vous pour m'échapper?» ■

► milieu du 14^e siècle, a été rédigée en six langues (sanskrit, tibétain, mongol, chinois, ouïgour et tangoute), dans six écritures différentes.

Ce n'est pas par hasard si la plupart des missives datant de cette époque à nous être parvenues, sont des lettres de dirigeants politiques adressées à d'autres dirigeants politiques. Ceux-ci, en effet, quoique souvent illettrés eux-mêmes, avaient des scribes à leur service pour les rédiger; de plus, ces lettres avaient de fortes chances d'être conservées par leur destinataire. Mais leur déchiffrement posait souvent un véritable problème. Ainsi les lettres de créance présentées par Maniakh, l'ambassadeur ture à Byzance, à

l'empereur Justin II en 568 auraient été rédigées en «écriture seythique» — «Scythes» étant un terme générique employé pour désigner sans distinction les peuples des steppes. Nous n'en savons malheureusement pas plus à ce sujet.

Le destinataire, parfois, ne pouvait prendre connaissance du contenu d'une lettre, faute de traducteur, comme cela arriva en 1267 au pape Clément IV lorsqu'il reçut une lettre en mongol de l'ilkhan Abagha, souverain de Perse. On peut en conclure qu'ils avaient jusque-là correspondu en latin, ce qui laisse supposer qu'il y avait des Européens (peut-être des missionnaires) à la chancellerie de l'ilkhan.

LES VOIES TORTUEUSES DE LA TRADUCTION

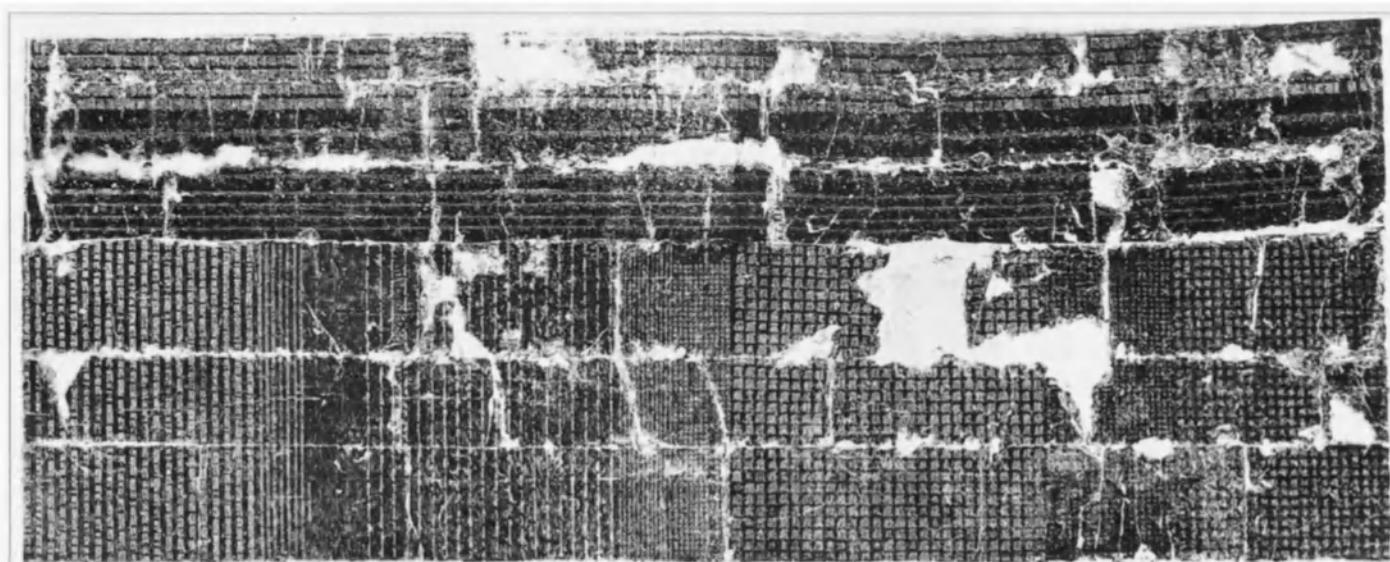
Dans la première moitié du 13^e siècle, l'Empire mongol s'étendit jusqu'en Europe orientale. Les souverains en présence ne pouvaient faire autrement que nouer des liens diplomatiques et échanger quelques missives. Celles des dirigeants mongols au pape et aux princes d'Occident figurent parmi les plus beaux spécimens de correspondance diplomatique médiévale en provenance d'Asie centrale.

La plus ancienne dont nous ayons connaissance est insérée dans un rapport — rédigé en latin par un moine dominicain appelé Julien — sur la présence mongole en Europe centrale. Adressée au roi Béla IV de Hongrie, elle émane probablement du kaghan Güyük. Nous n'en connaissons aujourd'hui que la traduction latine. Selon Julien, l'original «était écrit en caractères païens, mais dans la langue tartare [c'est-à-dire mongole], si bien que le roi [de Hongrie] trouva des gens pour la déchiffrer, mais personne pour en comprendre le contenu. Mais nous, traversant le pays païen de Coumanie, trouvâmes quelqu'un pour nous la traduire».

Les Hongrois, qui utilisaient l'alphabet latin, avaient récemment accueilli en leur sein des réfugiés coumans, qui parlaient un dialecte ture. Certains d'entre eux étaient sans doute en mesure de déchiffrer les caractères employés par le kaghan — probablement les mêmes qu'utilisaient les Ouïgours de



Dans le désert de Gobi (Mongolie).





© Roland et Sabrina Michaud - Paris

langue turque — mais cela ne suffisait pas pour en pénétrer le sens. Il fallait dénicher quelqu'un capable à la fois de lire la graphie ouïgoure et de comprendre la langue mongole. La missive (reproduite ci-contre en encadré) était une sorte d'ultimatum.

Les voies de la traduction étaient parfois tortueuses, comme le montre l'exemple suivant, rapporté par le frère franciscain Jean de Plano Carpini, émissaire du pape Innocent IV auprès du pouvoir mongol en 1245. Avant de faire préparer une lettre pour le pape, le kaghan Güyük demanda à Plano Carpini si quelqu'un, dans l'entourage du pontife, savait lire le russe, le perse ou le mongol. Le frère suggéra alors au kaghan d'écrire sa lettre en mongol et de la faire traduire sur le champ, mot pour mot, en latin. Aussitôt dit, aussitôt fait. L'exactitude de la traduction fut

vérifiée scrupuleusement et la lettre partit pour Rome — où elle a, depuis, disparu. Fort heureusement, un contemporain de Carpini, le moine Salimbene, en avait inséré une copie dans sa chronique. De leur côté, les scribes et les secrétaires du kaghan avaient jugé bon, au nom de la diversité, d'en préparer également une traduction en perse. C'est cette dernière — exemple magnifique du multilinguisme de la chancellerie du kaghan — que l'on a découverte dans les archives papales en 1920.

Un préambule en ouïgour reproduisait ce qui semble avoir été une formule d'usage de la correspondance des khans: «Par la force du Ciel éternel, maître tout-puissant du grand pays et de la mer, nous ordonnons.» Cette langue était sans doute la langue administrative en usage, sinon à la chancellerie mongole, du moins parmi les scribes ouï-

gours qui en constituaient les effectifs. A la suite du préambule est apposé un sceau rouge qui porte une injonction similaire en mongol mais suit la graphie ouïgoure.

Par cette missive, Güyük répond à une lettre d'Innocent IV, transmise par Carpini; il somme le pape, ainsi que les princes d'Occident, de venir en personne lui prêter hommage et recevoir ses ordres. Ceux qui ne lui feront pas soumission seront considérés comme des ennemis. Güyük ne veut rien entendre non plus des réprimandes adressées par le pape à propos des atrocités qu'ont commises ses armées en Hongrie et ailleurs. Il s'agit, répond-il, de représailles contre ces gens pour leur arrogance et le meurtre de ses ambassadeurs. Le kaghan justifie ses actes par le raisonnement suivant: «De là où le soleil se lève jusque là où il se couche, les terres m'appartiennent. ▶

Inscription bouddhique gravée en 1345 près de Pékin (Beijing), en six langues (sanskrit, tibétain, mongol, chinois, ouïgour et tangoute) et dans six graphies différentes.

► Comment cela serait-il, si ce n'était la volonté de Dieu?»

La lettre d'Oljeitü, ilkhan mongol de Perse, à Philippe IV le Bel, roi de France, diffère radicalement, dans le ton et dans la forme. Nous sommes au début du 14^e siècle. Les vieilles querelles sont enterrées et l'un comme l'autre recherchent une alliance bénéfique contre les mamelouks égyptiens. Elle vise un double objectif: informer le roi de France que les luttes fratricides entre les descendants de Gengis khan sont terminées et l'assurer de sa volonté de poursuivre la politique d'amitié avec la France amorcée par ses ancêtres. Oljeitü, qui avait peu de chance de trouver à la cour de France quelqu'un capable de lire sa lettre, agit sagement en la faisant porter par un ambassadeur qui savait à la fois le mongol et le français, Thomas Ugi de Sienna. On peut penser, sans grand risque de se tromper, que c'est lui qui rédigea en italien, au dos de la lettre de l'ilkhan, une paraphrase de son contenu. (Voir encadré.)

LONG COURRIER, NOUVELLES D'ORIENT

Parmi les quelques rares lettres privées qui nous sont parvenues, la place d'honneur revient à celles que l'on appelle les «lettres antiques».

Campement nomade. Miniature turco-mongole de Siyah Kalem (15^e siècle).



Lettre d'Oljeitü, ilkhan mongol de Perse, à Philippe IV le Bel, roi de France

Paroles du roi Oljeitü adressées au roi de France.

«Comment as-tu pu ne pas remarquer que depuis les temps anciens les rois de France ont entretenu avec notre arrière-grand-père vénérable, notre grand-père vénérable, notre père vénérable et notre frère aîné vénérable des relations de bonne entente? Bien que demeurant au loin, vous les avez traités comme s'ils étaient proches, leur envoyant des messages, d'amitié ou non, et vous avez échangé des ambassadeurs et des gages de bonne volonté. Maintenant que j'occupe à mon tour, par la grâce du Ciel, le grand trône des ilkhans, je ne veux pas agir contrairement à la voie tracée par mes vénérables ancêtres ni ne veux me dédire de ce qui a été conclu entre eux et vous. Ce qui a été conclu est sacré et ne sera pas défait. Plus que jamais, je souhaite que des liens d'amitié nous unissent et que nous échangions des ambassadeurs.

«Des calomnies mal intentionnées avaient semé parmi nous la discorde entre le frère aîné et le frère cadet. Pendant 45 ans, nous tous, fils de Gengis khan, nous sommes dressés les uns contre les autres. Mais cela est du passé et nous sommes de nouveau unis. Du pays chinois, où le soleil se lève, à l'autre bout du monde, nos peuples sont unis par des relais postaux. L'ennemi de l'un est l'ennemi de tous — tel est notre accord.

«Nous nous sommes dit que nous ne pouvions pas renoncer aux bonnes relations qui unissaient nos vénérables ancêtres et vous. Nous t'avons donc envoyé nos deux ambassadeurs: Mamalagh et Thomas.

«Nous avons ouï dire que vous autres, rois d'Occident, viviez en paix. En vérité, qu'y a-t-il de mieux que la concorde? Quant à ceux qui s'opposent à l'un de nous, avec l'aide du Ciel nous joindrons nos forces contre eux.

«Nous avons écrit cette lettre en l'an 704 du Serpent [1305], dans le premier mois de l'été, en la ville d'Aliwan.» ■

Rédigées en sogdien — une langue de l'est iranien aujourd'hui disparue —, elles furent découvertes en 1907 par l'explorateur Aurel Stein dans une tour de guet en ruine entre Lou-lan et Tun-huang, sur la route commerciale qui reliait alors la Chine et l'Occident. On ne peut les dater avec précision, mais on est sûr qu'elles ne sont pas postérieures au

début du 4^e siècle de notre ère. Il s'agit de comptes rendus commerciaux, établis par des commissionnaires sogdiens à l'intention de leurs mandants, sans doute perdus ou abandonnés en chemin lors de leur retour en Occident.

L'une d'entre elles, d'un certain Nanai-vandak, se détache très nettement, par ses références historiques et par ses allusions poignantes, de l'ensemble de la correspondance médiévale d'Asie centrale que nous venons de survoler. Ce commerçant sogdien installé à l'extrémité orientale de la grande route commerciale, s'adresse à son mandataire de Samarkand, à quelque 3 200 kilomètres de là:

«Monsieur, écrit-il, si je vous relatais par le menu comment vont les choses en Chine, je ne vous parlerais que de misère et d'endettement... Et l'on dit que le dernier empereur [de Chine] a fui Saragh [sa capitale], qui est ravagée à la famine. Que sa demeure fortifiée et sa citadelle ont été livrées aux flammes. Que sa maison a brûlé intégralement et que la ville est détruite. Saragh n'existe plus!» ■